« Celui qui s'endort en démocratie
Risque de se réveiller en dictature »
René Cassin

bpost
P.B.-P.P.
BELGIE(N) - BELGIQUE

Maison de la Laïcité de Frameries

LE LIEN

Bimestriel de la Maison de la Laïcité de Frameries asbl

n° 29 - Septembre - Octobre 2017

Bureau de dépôt : 7000 MONS - N° d'agrément : P915730.
Éditeur responsable : Max Grégoire, 6/26 rue Bosquètia, 7080 Frameries

Composition du Comité Exécutif:

Président:	Didier Donfut
Vice -présidents:	Raoul Piérard Antonio Caci
Secrétaire:	Jean-J. Dieu
Secrétaire adjointe:	Jacqueline Loiseau
Trésorier:	Carles Spitaels
Trésorière adjointe:	Danièle Gosselet
Conseillers:	Katty Pirmez Guy Mordant Jean-Claude Descamps
Présidents d'honneur:	Max Grégoire Daniel Sclavon

Maison de la Laïcité de Frameries asbl
152 Rue de la Libération - 7080 La Bouverie
maisonlaiciteframeries@skynet.be **Tél.: +32 (0) 65 781 153** **www.maisonlaiciteframerie.be**

L'interdiction belge du niqab ne viole pas les droits fondamentaux, plus qu'une victoire symbolique pour la laïcité.

La Cour européenne vient de trancher. L'interdiction de niqab ne viole pas le droit au respect de la vie privée et aux convictions religieuses, a estimé la Cour suite aux recours introduits par des femmes portant le niqab.

Elles affirmaient que la loi du 1er juin 2011 interdisant le port de tout vêtement cachant totalement le visage et le règlement de police de la commune de Dison interdisant les «tenues vestimentaires dissimulant le visage des personnes» violaient leur droit au respect de la vie privée, leur droit à la liberté de manifester sa religion et, pour l'une d'entre elles, son droit à la liberté d'expression.

La Cour a estimé que l'interdiction des vêtements cachant le visage est proportionnée au but poursuivi, à savoir la préservation du «vivre ensemble» et qu'elle peut donc être considérée comme nécessaire dans une société démocratique.

Comme dans le loi française, la Cour estime que la loi se justifie en raison de 3 objectifs : la sécurité publique, l'égalité hommes et femmes et une certaine conception du ***« vivre ensemble »*** dans la société.

La liberté religieuse est importante pour un certain nombre de personnes et doit donc être respectée. La religion doit trouver sa liberté au sein de la sphère privée et peut trouver à se manifester au sein de l'espace publique sans pour cela perturber ou créer des tensions entre les personnes, évitant ainsi le sentiment communautariste.

Le Peuple français vient de s'exprimer, la démocratie vient de laisser une place importante à la recherche de l'équilibre rejetant les extrêmes.

Puisse cette réalité nous inspirer dans des moments où nous, belges et wallons en particulier, allons devoir réfléchir à notre évolution démocratique.

Le radicalisme, les extrêmes et les ***« il n'y a qu'à »*** ne sont peut-être pas bonnes conseillères.

Le « ***vivre ensemble »*** est la recherche de l'équilibre…

Bons congés à tous et bonne rentrée scolaire à tous les jeunes.

DIDIER DONFUT
PRÉSIDENT

Chères
amies, chers amis,

Si vous partagez nos convictions laïques
et si vous souhaitez soutenir notre action

N'oubliez pas de renouveler
votre **cotisation** personnelle **2017**
en versant le montant de **10,-€**
au compte **BE23.0682 2267.9691**
de la Maison de la Laïcité de Frameries
avec en communication :
COT17 - Nom, Prénom, Adresse.

Merci

Exposition de photographies — 14 septembre au 31 octobre 2017
Entrée libre — du mardi au vendredi de 9h à 14h30, le mercredi jusque 17h

« ¡ CUBA SI ! »

par **Jean-Jacques Sommeryns**

Jean-Jacques Sommeryns, ingénieur civil de formation, se passionne très tôt pour la photographie et fait ses premières armes en noir et blanc avant d'opter pour la couleur.

L'exposition de photographies **« ¡ Cuba SI ! »** rassemble une trentaine d'images extraites du livre que les Éditions Mémogrames viennent de consacrer au travail de Jean-Jacques Sommeryns.
Georges Vercheval, fondateur du Musée de la Photographie à Charleroi, écrit dans la postface du livre : « *Le photographe se laisse porter par son sujet. Ce qu'il nous montre, avec empathie, ce sont des hommes, des femmes, des enfants dans leur vie de tous les jours. Il a croisé des regards confiants, il a vu des attitudes fières et décontractées, les joies simples de la causette devant les boutiques, la partie d'échecs et le mojito...* »
L'exposition est le reflet de cette démarche sans artifice à la rencontre des Cubains si accueillants malgré les difficultés du quotidien.

Vernissage - Conférence — 14 septembre 2017
Entrée libre — A partir de 19h30 *

« Après le décès de Fidel Castro, quel socialisme pour Cuba ? »

par **Freddy Tack**

Freddy Tack, l'un des trois fondateurs de l'asbl Les Amis de Cuba - De Vrienden van Cuba et rédacteur du magazine de celle-ci « ¡ Cuba SI ! », sera notre invité.

Après la chute de l' URSS et des pays de l'Est, Cuba a connu une grave crise économique, qui a nécessité des réformes profondes, tout en préservant l'essentiel des acquis sociaux instaurés par la révolution de 1959.
L'ouverture de relations entre Cuba et les États-Unis (17 décembre 2014) a suscité de nombreuses réflexions et plusieurs malentendus et confusions, entre autres la fausse idée de la fin du blocus économique et des sanctions imposées par les États-Unis à Cuba.
Le décès de Fidel Castro (25 novembre 2016) symbolise la disparition progressive de la génération « historique » à Cuba, celle qui a fait la révolution.
Tous ces éléments nous font poser la question : « **Quel socialisme pour Cuba ?** », et tenter d'y répondre après une analyse des alternatives possibles.

* Ouverture des portes, 30 min avant l'heure indiquée.

Nos Activités ...

Repas cubain 06 octobre 2017
Sur réservation - 35,- € A partir de 19h30 *

« ¡ CUBA SI ! »

par **Xavier Adam**

Dans le cadre de l'exposition de photographies **« ¡ Cuba SI ! »**, votre Maison de la Laïcité de Frameries a décidé d'organiser un repas aux influences cubaines.
Apéro, entrée, plat et dessert, ainsi que l'ambiance musicale vous feront ressentir les senteurs et rythmes de Cuba.

¡ Réservation obligatoire ! par mail **info@maisonlaicitеframeries.be**
¡ Places limitées ! par téléphone **065 78 11 53**

Conférence - Débat 12 octobre 2017
Entrée libre A partir de 19h30 *

« UTOPIA »

par **Serge Deruette**

Serge Deruette, vice- président de l'association belge des athées, Docteur en sciences politiques de l'ULB (Université Libre de Bruxelles) et professeur d'histoire des idées politiques et de philosophie politique à l'UMONS (Université de Mons) et à l'UCL-Mons.

« Utopia », dans ce livre de Thomas More fait à la fois la critique de l'Angleterre du 16ème siècle et le portrait du société parfaite gouvernée par une politique juste et dont le peuple est heureux. Voilà le cadre de la conférence de notre ami Serge Deruette.

En novembre et décembre, le thème « l'Enseignement en question » sera mis à l'honneur.
Jean Lemaître nous propose à la fois une conférence et une exposition sur :
«La mémoire, avenir du passé et conscience du futur»

* Ouverture des portes, 30 min avant l'heure indiquée.

¡ CUBA SI !

L'exposition de photographies ¡ CUBA SI ! rassemble une trentaine d'images extraites du livre que les Editions Memogrames viennent de consacrer au travail de Jean-Jacques Sommeryns. Georges Vercheval, fondateur du Musée de la Photographie à Charleroi, écrit dans la postface du livre : « Le photographe se laisse porter par son sujet. Ce qu'il nous montre, avec empathie, ce sont des hommes, des femmes, des enfants dans leur vie de tous les jours. Il a croisé des regards confiants, il a vu des attitudes fières et décontractées, les joies simples de la causette devant les boutiques, la partie d'échecs et le mojito... » L'exposition est le reflet de cette démarche sans artifice à la rencontre des Cubains si accueillants malgré les difficultés du quotidien.

Un photographe «en état de voyage» ...

Par Georges Vercheval,
fondateur honoraire du Musée de la Photographie à Charleroi

Marcher. Observer. Choisir. C'est une quête sans fin que mène Jean-Jacques Sommeryns, qui a le goût de la découverte, le désir de partager ses émotions et qui s'intéresse tant à l'évolution des sociétés contemporaines qu'à leur histoire. Il a longtemps pratiqué une photographie de type documentaire, voire didactique, réalisant, parfois avec ses amis Charles et Paulette Henneghien, Jacques et Françoise Saucin ou encore Michel Lassance, des reportages audiovisuels remarquables où l'image révèle qu'elle peut être archéologie du présent comme du passé. Ses pas l'ont ainsi mené en Irlande, en Syrie, en Mauritanie, en Egypte, à Saint-Pétersbourg et dans bien d'autres lieux. Aujourd'hui, la rencontre avec les gens, le plaisir de capter un geste ou une attitude significative l'intéresse davantage. Cette forme de photographie, il la pratique en toute liberté, où qu'il soit et sans cacher son jeu ! En espérant que le miracle se produise. Et ça arrive...

Après l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Asie, Jean-Jacques Sommeryns s'est intéressé à Cuba. Ce fut une révélation. Pourtant, nous ne sommes pas, en l'occurrence, dans la topographie objective, ni dans l'ethnographie et pas davantage dans la politique. Le photographe se laisse porter par son sujet. Il ne donne aucune place aux cocotiers des plages réservées aux touristes et aux couchers de soleil romantiques. Il ne recherche ni l'insolite, ni l'extraordinaire. Il ne porte aucun jugement. Ce qu'il nous montre, avec empathie, ce sont des hommes, des femmes, des enfants dans leur vie de tous les jours. Des gens qui, comme partout, naissent, grandissent, travaillent, chantent, dansent, mangent… Il a croisé les regards confiants. Il a vu les attitudes fières et décontractées, les joies simples de la causette devant les boutiques, la partie d'échec et le mojito… Le carnaval et autres fêtes traditionnelles ou religieuses aussi, évidemment, tout comme les monuments à la révolution, les portraits de Fidel et de Raul Castro, et de Che Guevara. Il a été séduit par le parasol rose, le chapeau fleuri, la patine du mur vert-de-grisé, le clinquant des voitures des années cinquante, la douceur des jardins. Par les verts tendres qui s'opposent aux bleus profonds, aux rouges vifs et à une symphonie de jaunes, du plus lumineux à celui qui a vu le temps passer…

Le temps… Est-elle tellement folle, cette idée de vouloir fixer les réalités du temps à travers l'image ? Peintres, dessinateurs et graveurs s'y sont efforcés, souvent avec succès. La photographie a surgi, qui a permis de mieux réaliser le rêve et qui, petit à petit, est devenue l'art de notre temps. Proliférante, polymorphe, polyvalente, elle est art de création, instrument de connaissance, outil de communication. Elle l'est encore, dans sa forme classique comme dans les avatars nés de son principe que sont le cinéma, la télévision et autres technologies.

Interview de j.j.sommeryns a propos du livre « cuba sí »

Depuis quand la photographie fait-elle partie de votre vie ?

J'ai commencé à pratiquer la photographie très jeune en autodidacte d'abord en noir et blanc et ensuite en couleur. J'avais un laboratoire où je passais de longues heures à travailler mes tirages aussi bien en noir et blanc qu'en couleur.

Après un séjour en Islande en 1982, ma première exposition personnelle m'a étiqueté comme un photographe paysagiste. Les commentaires de presse relevaient une rigueur dans la composition des images. Peut-être n'est ce pas sans rapport avec ma formation d'ingénieur civil.

Par la suite, le goût des voyages m'a amené à diriger un cycle de reportages audiovisuels qui diffusait des réalisations mettant l'accent sur la vie quotidienne des populations rencontrées en ignorant délibérément le tourisme de plage et évitant les longues digressions historico-culturelles. J'ai moi-même participé avec un groupe d'amis à la réalisation de plusieurs de ces reportages en tant que photographe. Parmi ceux-ci, deux reportages consacrés à l'Egypte. Non pas l'Egypte des Pharaons mais l'Egypte des Egyptiens : le premier sur le Delta du Nil et le second sur la ville du Caire. Au total 12 voyages ont été nécessaires pour couvrir ces deux sujets.

J'ai également exposé des photos prises en Syrie à la Galerie Verhaeren à Bruxelles. Enfin grâce à deux agences photographiques à Bruxelles et à Paris, mes photos sont parues dans de nombreuses publications.

Quel est votre démarche en tant que photographe ?

Si dans un premier temps, j'étais considéré comme un photographe paysagiste, j'ai petit à petit évolué vers la photographie humaniste. Je photographie au gré des rencontres en essayant de me faire oublier, de me rendre invisible pour ne pas interférer avec le sujet. Je renonce donc à toute mise en scène mais par contre je ne me cache pas, je photographie de près sans téléobjectif en intégrant les personnages dans le décor, dans leur environnement quotidien, sociologiquement significatif.

A propos de la composition, je recherche la simplicité en éliminant tous les éléments parasites, sans relation avec le sujet de la photographie. J'attache également de l'importance à l'harmonie et à la sobriété des couleurs. Bien entendu, il est souvent difficile d'obtenir la conjonction de tous ces éléments. Mais parfois, le miracle se produit ...

Qu'est-ce qui vous a amené à Cuba ?

Passionné de voyages, je tiens depuis toujours une liste de destinations qui me font rêver, où j'aimerais me rendre : Samarcande, Saint-Pétersbourg, Alexandrie, Alep, Tombouctou, l'Ethiopie, la Birmanie... et Cuba.

Pour le choix de Cuba, l'élément décisif a été la rencontre d'un amoureux de Cuba, qui nous a aidés à organiser un séjour en individuel, en roue libre, avec logement chez l'habitant. Pour ce voyage, mon ami Charles Henneghien, photographe de longue date et compagnon de route à de nombreuses occasions a décidé de m'accompagner. S'est joint aussi Jean-Louis Pestiaux, grand nostalgique du romantisme révolutionnaire cubain.

Je conservais un fond de sympathie pour ce qu'a été l'histoire improbable de l'aventure castriste. Cette sympathie n'a fait que se confirmer au fil des rencontres lors du voyage en découvrant le récit des souvenirs

des années de privations terribles, surtout après la chute de l'URSS. Sans entrer dans les débats politiques, comment ne pas respecter le courage et la volonté que résume le slogan « Cuba si ! Yankee no ! » Sans ignorer les bavures et les dérives du système communiste, cela restera dans l'histoire comme une leçon de dignité à l'image du Vieil homme et la mer d'Hemingway : un peuple a lutté pour sa survie, comme David contre Goliath.

On trouve peut-être une explication de cette survie dans la ferveur de la célébration du carnaval de Santiago, ou l'omniprésence de la musique et de la danse, Partout on sent cette vitalité profonde, viscérale, à quoi contribue peut-être le métissage et l'héritage des racines africaines.

Ce livre ne sort pas par hasard dans le contexte d'une évolution géopolitique importante. Le dégel probable du blocus économique de Cuba y est sans doute pour quelque chose.

Oui, certes et je m'en réjouis, mais ne soyons pas naïfs: dans cette période de changements profonds que Cuba va affronter, les enjeux idéologiques ne vont pas disparaître comme par enchantement.

Mais ce livre est avant tout un livre de photographies. Mon ambition a été de rendre compte du quotidien, sans effet, sans sensationnalisme sans arrière-pensées. J'espère que cette approche ne sera pas inutile dans le contexte actuel de détente et de normalisation.

Mais au départ, ma motivation n'était pas de coller avec l'actualité du moment. J'avais réalisé avec une amie graphiste une pré-maquette proposant une mise en page des photographies basée sur des doubles pages où chacune des deux photos s'harmonisait au mieux.

J'ai eu l'occasion de soumettre ce projet à Georges Vercheval, fondateur du Musée de la photographie à Charleroi qui a d'emblée proposé d'écrire un texte d'accompagnement. Charles Henneghien a contacté son éditeur, Luc Verton, qui a accepté le projet avec enthousiasme. Restait à trouver des auteurs pour les textes d'introduction de chaque chapitre. J'ai eu la chance de rencontrer à Bruxelles un chercheur à l'IRIS (Institut de recherches internationales et stratégiques) de Paris spécialiste de l'Amérique latine, J.J. Kourliandsky qui s'est proposé d'écrire deux textes, l'un sur La Havane et l'autre sur les Cubains. D'autres textes ont été écrits par mes compagnons de voyage.

Pour moi, il s'agit essentiellement d'un livre de photographies. Celles que j'ai prises au gré de mes déambulations, souvent solitaires, dans les villes et la campagne cubaines. J'espère qu'au travers de ces images, le lecteur percevra toute l'empathie que j'ai éprouvée pour le peuple cubain.

Textes fournis par
J.J. Sommeryns

Devenir bénévole !

Vous partagez nos valeurs ?
Vous avez du temps libre et vous souhaitez vous rendre utile ? Vous avez le sens de l'écoute ? Vous appréciez les contacts humains ?

La Maison de la Laïcité de Frameries recherche des volontaires pour collaborer à ses activités et, notamment, pour rejoindre les équipes d'officiants de cérémonies laïques.

Accueil d'enfants dans la vie, dans la cité, dans la famille recomposée, Parrainages,

Unions libres ou mariages. Anniversaires de mariage : noces d'Argent, d'Or et de Diamant

Funérailles

Nous vous offrons un encadrement professionnel, des rencontres de soutien, un cadre de travail agréable, une équipe dynamique et motivée.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à nous contacter
à l'adresse courriel:

maisonlaicitemeries@skynet.be

ou numéro de téléphone :

Tél.: +32 (0) 65 78 11 53

Utopia *de Thomas More*

Thomas More par Hans Holbein le Jeune, 1527.

Thomas More, né en 1478 et mort en 1535 à Londres, à la charnière des 15ème et 16ème siècles, est un juriste, historien, philosophe, théologien et homme politique anglais.

Grand ami d'Érasme, il participe pleinement au renouveau de la pensée qui caractérise cette époque, ainsi qu'à l'humanisme, dont il est le plus illustre représentant anglais.

L'humanisme, mouvement basé sur la redécouverte de l'Antiquité et des textes grecs et latins, entend mettre l'Homme au centre des préoccupations en pratiquant un idéal de tolérance et de raison.

Parmi les grands personnages de l'humanisme, citons Erasme, maître de Thomas More à Oxford devenu son ami, Montaigne et Rabelais, qui vont tous réfléchir sur la meilleure manière de gouverner, et notamment, par le biais de l'éducation.

Thomas More, que l'on surnomme le « Socrate chrétien », par la sagesse de son raisonnement et du questionnement, va donc s'adresser à ses contemporains pour les amener à réfléchir sur l'état de la société.

Notons pour l'anecdote que les deux hommes ont eu des destinés semblables, Socrate étant mort en prison, victime d'Athènes et condamné à mort par elle pour corruption de la jeunesse, alors que More, archevêque catholique, est décapité sur ordre du libidineux Henri VIII, pour avoir refusé d'accepter l'acte de suprématie faisant du tyran le chef de l'église anglicane, une église que ce dernier a décidé d'instaurer suite à ses sérieux démêlés avec la papauté en raison de ses nombreux mariages.

L'Utopie est un livre écrit, à l'origine en latin, en 1516, dans lequel un voyageur portugais, compagnon du navigateur florentin Amerigo Vespucci, décrit l'organisation d'une société idéale, qu'il a découverte sur une île sur laquelle il a fait naufrage et où il a passé cinq ans.

La carte de l'île d'Utopia.

Il est constitué de deux parties.

La première partie est un récit sous forme dialoguée : le narrateur, qu'on appelle Morus, et Raphaël Hythlodée, un voyageur qu'il rencontre par le biais d'un ami, discutent des voyages de ce dernier. Ils abordent plusieurs thématiques, notamment la misère, la peine de mort, les blessés de guerre et leur place dans la société, l'Angleterre de la Renaissance, la place et les devoirs du monarque,…

Ce premier livre est, en fait, une critique du monde réel, en l'occurrence de l'Angleterre du 16ème siècle.

La seconde partie est la description par Raphaël d'un modèle idéal et imaginaire d'organisation sociale dans une île, du nom d'Utopia.

Cette société particulière est présentée par le narrateur comme un modèle à suivre, à l'époque fascinante des grandes découvertes, mais qui oblige la vieille Europe à se redéfinir.

C'est le portrait d'une société parfaite, gouvernée par une politique juste et dont le peuple est heureux.

Si, depuis les éloges d'Érasme, l'Utopie est associée à l'humanisme, la personnalité de

DANIEL SCLAVON
PRÉSIDENT D'HONNEUR

son auteur, Thomas More, ne cesse cependant d'interpeller.

En effet, la décapitation de cet archevêque ordonnée par Henri VIII, en a fait un martyre catholique, béatifié puis canonisé, une qualité pour le moins bizarre pour un homme qui acceptait n'importe quelle religiosité et souhaitait des prêtres créés par la société.

Image du terrifiant Big Brother, personnage central du roman de George Orwell, 1984.

Quant au texte lui-même, s'il est fascinant, il n'en est pas moins ambigu à plus d'un titre, l'humanisme de More reflétant la pensée d'un homme qui suggérait de rétablir l'esclavage en Angleterre !

Une ambiguïté qui prêtera d'ailleurs le flanc à la contre-utopie, mouvement qui, en littérature, sera symbolisé par Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley en 1932, 1984 de George Orwell en 1948 ou L'oiseau d'Amérique de Walter Tevis en 1980, alors qu'au cinéma, le genre donnera quelques œuvres convaincantes comme Soleil vert de Richard Fleischer en 1973, Blade Runner de Ridley Scott en 1982 ou encore L'Armée des 12 singes de Terry Gilliam en 1995.

Le livre lui-même.

L'Utopie, on le verra a suscité bien des critiques.

Il est toutefois indéniable que Thomas More était un humaniste visionnaire sur bien des problèmes qui sont, aujourd'hui encore, au cœur du débat politique et sociétal.

Qu'il nous suffise de citer quelques passages du texte pour illustrer notre propos.

- Sur la peine de mort :

Pendaison d'un voleur sous le règne d'Henri VIII.

« …la mort est une peine injuste et inutile : elle est trop cruelle pour punir (un délit) et trop faible pour l'empêcher…

L'extrême droit est une extrême injustice (car) la volonté du législateur n'est pas…infaillible et absolue…

La loi n'est pas tellement rigide … qu'elle place au même niveau tous les délits… et n'établisse aucune différence entre tuer un homme et (punir le crime).

Car, si l'équité n'est pas un vain mot, entre ces deux actions, il y a un abîme »

« Si la loi doit frapper fort, c'est pour tuer le crime, pas l'homme. »

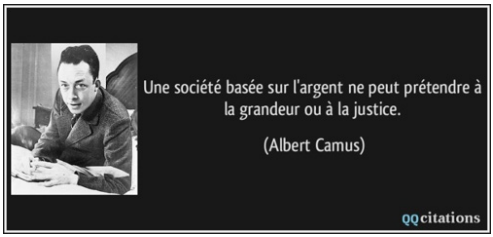
- Sur la propriété privée:

« Voilà ce qui me persuade invinciblement que l'unique moyen de distribuer les biens avec

Formule célèbre du philosophe polémiste Pierre-Joseph Proudon (1840).

égalité, avec justice, et de constituer le bonheur du genre humain, c'est l'abolition de la propriété. Tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir »

- Sur la société de l'argent:



Citation de l'écrivain français dans le journal « Combat ».

« En Utopie … l'or et l'argent … n'ont pas plus de valeur que celle que la nature leur a donnée… En effet, ils n'ont aucune vertu, aucun usage, aucune propriété dont la privation soit un inconvénient naturel et véritable. C'est la folie humaine qui a mis tant de prix à leur rareté ».

- Sur l'euthanasie:

L'euthanasie par injection d'un narcotique.

« J'ai déjà dit quels soins affectueux les Utopiens ont pour les malades… Mais lorsqu'à des maux incurables se joignent d'atroces souffrances que rien… ne peut adoucir, les magistrats … engagent le malade à ne pas nourrir plus longtemps le mal qui le dévore, et à mourir avec résolution.

Ceux qui se laissent persuader, mettent fin à leurs jours par abstinence volontaire ou bien on les endort au moyen d'un narcotique mortel et ils meurent sans s'en apercevoir ».

Critiques du livre.

- Ironie et mépris.

More, qui, dans les sept livres de réfutation des thèses de Luther, somme commencée en 1523, ne se prive pas d'abreuver d'insultes le père du protestantisme, ne dédaigne pas non plus l'ironie, et la sienne apparaît moins douce qu'a bien voulu le dire son ami Érasme.

Ainsi, dans L'Utopie, il exprime tout le mépris qu'il éprouve pour ses contemporains sous le couvert de noms grecs choisis à dessein, par son héros et porte-parole, Raphaël Hytlodée.

Ce narrateur des merveilles de l'île d'Utopie, le capitaine Raphaël, a donc pris comme surnom Hythlodée, « celui qui craint les conversations futiles », signifiant ainsi sa réserve et sa méfiance envers les bavardages à la table des grands et dans les conseils des princes.

Et il s'empresse de rappeler que le pays auquel le conquérant romain Utopus va donner le nom d'Utopia, s'appelait autrefois Abraxa, ce qui, sous le masque d'une consonance vaguement magique, signifie Apraxia, le pays de la « Fainéantise », un mal que Thomas More entend éradiquer d'Angleterre ; que ses citoyens sont des Aleopolites, des « Citoyens insensés », que sa capitale, la cité d'Amauria est « sombre » ou plutôt, au sens anglais, stupide et que les voisins français de la perfide Albien, les Achoriens ne sont que des « Bons à rien ».

Quant aux magistrats qui gouverneront le pays d'Utopie, les phylarques , More précise par la voix de Raphaël qu'on les nommait auparavant tranibores et syphograntes ce qui se traduit par un peu élogieux « scribes des étables à cochons ».

- Démocratie.

Les institutions que propose Thomas More sont très nettement autoritaires et la

démocratie utopienne étroitement surveillée.

En politique intérieure, il y a certes un sénat élu, même s'il n'est pas très clair que tous les habitants soient électeurs, ou simplement les chefs des familles citadines. Mais il y a aussi un Prince, Lord Protecteur à vie. Le travail est réglé d'en haut avec pour les déviants la menace de l'esclavage. Pour augmenter les capacités productives, on importe des esclaves ou, faute de mieux, des travailleurs non-citoyens. Sortir de sa province sans autorisation du sénat est sévèrement puni. Tavernes et jeux de hasard sont supprimés, à leur place des jeux de calcul et du sport militaire.

En politique extérieure, Utopie domine ses alliés par des gouvernants tirés de son sein et par des prêts judicieux, elle conquiert les sauvages qui ne mettent pas leur terre en valeur et qui donc méritent de la perdre, elle écrase par tous les moyens ceux qui touchent à ses marchands. Elle corrompt leurs dirigeants, elle fomente terrorisme et révolte, et pour finir, elle envoie se battre des montagnards voisins, un peu arriérés – merci aux Écossais – ou ses alliés, épargnant ainsi le précieux sang des citoyens utopiens.

- Egalité.

Sous le couvert de l'égalité, partout règne une saine autorité, celle des hommes sur les femmes, des vieux sur les jeunes : « Le plus ancien membre d'une famille en est le chef »…

« Les femmes servent leurs maris, les enfants leurs pères et mères, les plus jeunes servent les plus anciens … et les esclaves sont chargés des travaux de cuisine les plus pénibles»

« Les maris châtient leurs femmes, les pères et mères leurs enfants, à moins que la gravité du délit n'exige une réparation publique », ou encore « les jours de Finifête (la fin de chaque mois), avant d'aller au temple, les femmes se jettent aux pieds de leurs maris, les enfants aux pieds de leurs parents ; ainsi prosternés, ils avouent leurs péchés d'action ou ceux de négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs, puis ils demandent le pardon de leurs erreurs ».

Le repas commun en Utopie : les femmes servent les hommes.

- Sexualité

Si la vie au sein de la société utopienne est soigneusement régulée, sa sexualité ne l'est pas moins :

« Les filles ne peuvent se marier avant dix-huit ans, les garçons avant vingt-deux. Les individus de l'un et l'autre sexe convaincus d'avoir succombé au plaisir avant le mariage sont passibles d'une censure sévère et le mariage leur est absolument interdit à moins que le Prince ne leur fasse remise de la faute… On pense que l'amour conjugal ne tarderait pas à s'éteindre entre deux individus condamnés à vivre éternellement en face l'un de l'autre et à souffrir les milles désagréments de ce commerce intime si des amours vagabondes et éphémères étaient tolérées et impunies ».

Du reste, le passage célèbre, qui a depuis longtemps frappé les illustrateurs, dans lequel il est dit que « les Utopiens ne se marient pas en aveugles …

Une dame honnête et grave fait voir au futur sa fiancée, fille ou veuve, à l'état de nudité complète et réciproquement un homme d'une probité éprouvée montre à la jeune fille son fiancé nu », fait plus penser à la négociation d'une marchandise qu'à un acte d'amour :

« Lorsque vous achetez un bidet, affaire de quelques écus, vous prenez des précautions infinies : l'animal est presque nu, cependant vous

lui ôtez la selle et le harnais de peur que ces faibles enveloppes ne cachent quelque ulcère ; et quand il s'agit de choisir une femme ... vous y mettez la plus profonde incurie … Et vous ne craignez pas de rencontrer après cela quelque difformité secrète qui vous force à maudire cette union aventureuse ! ».

En l'occurrence la métaphore est loin d'être innocente et, dans l'achat du bidet, c'est la femme qu'on expose et qu'on achète, et l'homme qui en veut pour son argent.

En Utopie, les futurs époux sont présentés nu l'un à l'autre

Par ailleurs, en matière d'adultère, la peine est lourde : *« L'adultère est puni du plus dur esclavage… La récidive est punie de mort ».* Il en est de même pour le flirt considéré comme une *« simple sollicitation à la débauche »* qui est passible de la même peine que le viol accompli

Si les relations sexuelles hors mariage sont donc interdites, c'est parce que le plaisir, au sens commun du terme, n'est pas bon.

« Le bonheur n'est pas dans toute espèce de volupté ; il est seulement dans les plaisirs bons et honnêtes. En effet, il y a des choses, en dehors de la nature, que les hommes, par une convention absurde, nomment des plaisirs … Ces choses, loin de contribuer au bonheur, sont autant d'obstacles pour y parvenir ; elles empêchent ceux qu'elles séduisent de jouir des satisfactions pures et vraies, elles faussent l'esprit en le préoccupant de l'idée d'un plaisir imaginaire ».

Conclusion.

On est ici face à un texte fascinant, car il est aussi bien multiple qu'ambigu.

C'est une protestation contre la misère et l'inégalité : par exemple, 70.000 voleurs et mendiants ont été pendus pendant les quatre dernières années du règne d'Henri VIII.

Henri VIII, roi d'Angleterre et d'Irlande de 1509 à sa mort en 1547.

L'égalité que le texte pose face à la connaissance représente l'idéal humaniste. Mais c'est aussi une vie très cadrée et uniformisée, ce qui empêche de vraiment pouvoir s'y projeter à long terme.

DANIEL SCLAVON
PRÉSIDENT D'HONNEUR

Vous êtes lecteur !

Devenez rédacteur !

Pratiquons ensemble le libre dire !

A vos plumes, apportez-nous vos idées, faites-nous partager vos expériences, vos découvertes, vos lectures, vos questionnements, vos regrets ou vos espérances.

Et comme disait **Raymond Devos:**
«Vous savez, les idées sont dans l'air. Il suffit que quelqu'un en parle de trop près, pour que vous les attrapiez !»

Le comité exécutif.

Les élections présidentielles américaines. Trump ... et alors?

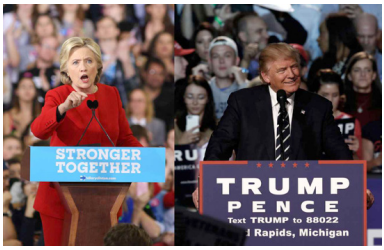
L'importance que revêt pour le monde l'élection d'un Président américain n'est pas à souligner et, a fortiori, quand c'est Donald Trump, qui, contre tous les pronostics, remporte la mise et ce, en raison de l'incertitude qu'elle crée sur tous les plans, tant pour les États-Unis eux-mêmes que pour leurs partenaires internationaux.

Comment pareille surprise a-t-elle pu surgir des entrailles de la société américaine et que révèle-t-elle de ses évolutions en profondeur ?

Parmi les facteurs qui justifient de parler d'une crise identitaire de la société américaine émergent, au premier plan, le rôle qu' a joué l'affaiblissement des partis traditionnels et la nature même de l'électorat du milliardaire new- yorkais, électorat dont les frustrations ont rencontré la crise du système institutionnel lors du scrutin du 8 novembre 2016.

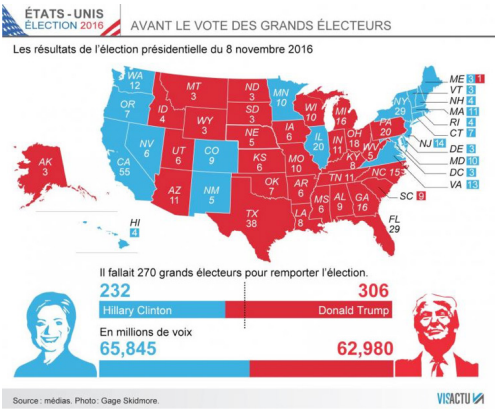
Rationnellement, ce résultat qu'aucun média n'avait prévu, trouve son origine dans un faisceau de tendances lourdes qui se sont développées depuis 2010 et dans l'évolution du conservatisme américain depuis la présidence de Ronald Reagan, fin des années quatre-vingts.

En effet, force est de constater que le corps électoral américain a fait preuve d'une étonnante stabilité et d'un conservatisme certain ces dernières années, l'élection du candidat républicain s'étant faite sur des déplacements en suffrages populaires très faibles.



Par ailleurs, si la victoire de Trump a été des plus étriquées, celle que prédisaient à Hillary Clinton les sondages à la veille du scrutin était elle aussi des plus étroites et facteur aggravant, les deux candidats présentaient un taux extrêmement élevé d'opinions défavorables ce qui induisait un fort pourcentage d'électeurs indécis jusqu'à la toute dernière minute.

Toutefois, vu les performances fort proches des deux candidats, l'élément, sans doute le plus déterminant dans la victoire de Trump a été le système électoral lui-même au suffrage indirect : en effet, si Hillary Clinton l'a bien emporté dans les suffrages populaires, avec une marge d'environ 2,5 millions d'électeurs, le candidat républicain a raflé la mise avec une large majorité de grands électeurs, à savoir 306 contre 232.



Cette situation appelle plusieurs commentaires.

Tout d'abord, les groupes déterminants pour l'élection de la candidate démocrate – les Hispaniques, les Afro-américains,… - se sont peu mobilisés, un soutien dont Barack Obama avait en son temps largement profité.

De même, les catholiques qui forment, ni plus ni moins, un quart de l'électorat américain,

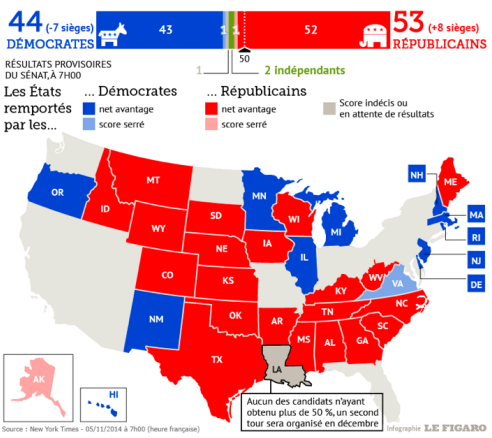
et qui avaient massivement voté Obama, se sont prononcés en faveur de Donald Trump, rejoignant ainsi tous les électeurs qui avaient un passé militaire.

Alors l'effet Trump a-t-il joué ou, au contraire, le candidat milliardaire a-t-il profité d'un rejet « Clinton » ?

On peut sérieusement penser que c'est la deuxième hypothèse qui a joué en sa faveur car, en effet :

- Les Américains les plus religieux ont nettement voté en faveur d'un candidat deux fois divorcé et trois fois marié, qui a tenu des propos et a adopté des comportements peu compatibles avec leurs valeurs traditionnelles ;

- Les anciens combattants et militaires en service se sont, eux aussi, prononcés majoritairement en faveur d'un homme qui s'est fait réformer de manière douteuse lors de la guerre du Vietnam, qui a mis en doute le patriotisme du démocrate John McCain, qui avait pourtant passé cinq ans dans les prisons vietcongs, et qui a éreinté les responsables militaires pour leur échec supposé dans la lutte contre l'Etat islamique ;



- Les Latinos qui, de manière stupéfiante, ont voté républicain alors que le candidat n'a cessé de les stigmatiser et a placé au centre de sa campagne la construction d'un mur à la frontière mexicaine.

Maintenant, quels effets sur la société américaine ?

Constatons, tout d'abord, que la victoire républicaine du 8 novembre 2016 est totale.

En effet, en 2017,

- Le Sénat sera composé de 52 républicains contre 48 démocrates ;

- La Chambre comptera 241 républicains contre 194 démocrates ;

- Les 50 Etats seront gouvernés par 34 républicains contre 16 démocrates ;

- Depuis 2010, les démocrates ont perdu dans les assemblées d'états plus de 1000 mandats sur 7.383 !

Cette tendance lourde en faveur du « Parti de l'éléphant » est donc particulièrement inquiétante pour le « Parti de l'âne » et il est fort à parier que Trump va disposer d'une période de quatre ans, pendant laquelle il pourra exercer un contrôle unifié sur les pouvoirs législatif et exécutif.

Et le challenge pour les démocrates s'annonce d'autant plus difficile que, dans un système de bipartisme, on juge l'attrait d'un parti à sa capacité de renouveler son personnel politique et qu'en l'occurrence, de nombreux candidats démocrates étaient d'anciens élus qui tentaient un retour au-devant de la scène, une situation symbolisée par une Hillary Clinton ayant derrière elle une carrière politique plus que trentenaire.

Les démocrates se trouvent donc devant la tâche monumentale de reconstruire de fond en comble un appareil militant dans plus d'une trentaine d'Etats sur cinquante et ceci

est d'autant plus urgent que les Etats sont les véritables « laboratoires de la démocratie », au sein desquels se jugent les politiques publiques.

Pour preuve, c'est d'ailleurs dans les assemblées législatives des Etats les plus conservateurs que l'opposition à l'*« Obamacare »* s'est manifestée et non au Congrès.

A côté de cette puissance politique républicaine, la situation offre à Trump l'opportunité de faire basculer la majorité idéologique à la Cour suprême et ce, pour une longue période, les juges y étant nommés à vie.

En bloquant la nomination, de manière constitutionnellement douteuse, du candidat démocrate de Barack Obama, arguant que la responsabilité de désigner un nouveau juge incombait non pas à un Président en fin de mandat mais bien au nouveau Président élu, les sénateurs républicains , conservateurs sociaux, ont écarté et pour longtemps le danger d'introduire une idéologie de la gauche radicale qui aurait pu s'attaquer au droit de porter des armes, imposer un avortement à la demande, mépriser les libertés religieuses traditionnelles, autant de tabous pour la droite républicaine.

Facteur aggravant, l'une des juges de la Cour suprême, sans doute la plus progressiste, est âgée de quatre-vingt- trois ans et sa disparition pourrait offrir une seconde opportunité à Trump pour nommer un républicain, ce qui ferait disparaître des pans entiers de la justice progressiste et notamment, du droit des femmes.

Cette situation va dès lors permettre au nouveau Président de satisfaire les revendications des conservateurs en matière religieuse notamment, ce que les précédents présidents républicains –Reagan et les Bush – n'ont jamais pu satisfaire car ils n'ont jamais pu prendre le contrôle du troisième pouvoir, le judiciaire.

S'il est donc vrai que le Parti républicain aborde une période sans précédent en disposant d'une mainmise totale sur les institutions, peut-on conclure pour autant au triomphe du conservatisme américain ?

A ce sujet, de nombreux éléments nous incitent à la prudence.

Et tout d'abord parce que la personnalité de Donald Trump ne correspond pas à la définition idéologique traditionnelle d'un conservateur, ni d'ailleurs à celle d'un républicain, au sens où il s'inscrirait pleinement dans la lignée, le programme ou encore les pratiques historiques du Parti à l'éléphant.

Par ailleurs, plusieurs défis se pointent à l'horizon 2017, à savoir que Trump devra :

- Sortir le Parti républicain d'une culture d'opposition qui valorise plus la pureté idéologique que la pratique du compromis, pourtant indispensable à la réalisation des politiques publiques. En effet, l'orthodoxie du Parti républicain ne semble bien fonctionner qu'en résistant à l'Etat-providence. Or, les problèmes de l'immigration, de lutte contre le terrorisme ou encore de relance keynésienne de l'emploi ne peuvent être résolus que par un Etat fort et uni et non désarmé ou diabolisé ;

- Surmonter l'extrême diversité des courants qui composent le Parti de l'éléphant afin de concilier les chrétiens évangéliques ou fondamentalistes, les conservateurs fiscaux, les libertariens, les néoconservateurs, les isolationnistes,

les nationalistes, les modérés issus de l'establishment, … et effectuer une synthèse, en matière de politique extérieure comme de politique intérieure, qui, de prime abord, semble extrêmement difficile à réaliser ;

- Construire une solide relation fonctionnelle avec son parti, une tâche d'autant plus délicate que la représentation républicaine au Congrès est en net décalage avec l'électorat du Président, notamment sur les grands programmes de l'Etat-providence comme la Social Security par exemple. S'il n'y parvient pas, il risque de se retrouver dans la position très inconfortable qu'ont connue les présidents Eisenhower ou Jimmy Carter…

- Satisfaire très rapidement les demandes des électeurs dont la campagne tout entière a été fondée sur l'image d'un pouvoir présidentiel presque magique dans sa capacité à transformer la société. Toutefois, c'est bien le Congrès qui votera les budgets avec un choix fondamental entre l'orthodoxie républicaine de l'équilibre des comptes de la Nation et l'hétérodoxie trumpienne de la relance keynésienne par une politique, coûteuse, de grands travaux, de même que ce sera bien le Congrès qui, in fine, définira la politique de sanctions économiques vis-à-vis de l'Iran ou encore de l'éventuelle levée de l'embargo sur Cuba.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que si le pouvoir virtuel de Donald Trump est fort vaste, son pouvoir réel est très limité et est fonction de sa capacité à accorder ses priorités, ses objectifs, ses valeurs et ses méthodes avec celles des élus du Parti républicain, aussi bien au Congrès que dans les Etats fédérés, et aussi et surtout de son renoncement à la politique reaganienne qui veut que l'État soit le problème et pas la solution.

Il devra pour cela trahir sa rhétorique de campagne et gouverner, pour lui, ce sera soit trahir, soit renoncer.

Wait and see.

DANIEL SCLAVON
PRÉSIDENT D'HONNEUR

Une seule laïcité, plusieurs options spirituelles.

par Henri-peno Ruiz, Le Monde, 04 août 2016

Henri-Pena Ruiz en 2015.

Henri Peña-Ruiz, né le 22 avril 1947 au Pré-Saint-Gervais (Seine), est un philosophe et écrivain français. Agrégé de l'université et docteur en philosophie, il est réputé pour ses travaux au sujet de la laïcité en France. Il est aussi maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris.

On peut définir les options spirituelles comme les convictions librement adoptées par les êtres humains. Confessions religieuses diverses, humanismes athée ou agnostique, libre-pensée, sont des figures spirituelles libres, facultatives (optare: choisir). Principe d'organisation politique pour concilier la diversité des convictions et l'unité de leur cadre commun (« ex pluribus unum »), la laïcité n'a pas à prendre parti pour une option spirituelle plutôt que pour une autre. La République laïque ne règne pas sur les consciences, comme les rois le faisaient à l'époque de l'alliance du trône et de l'autel. Marianne ne privilégie ni la croyance religieuse ni la conviction athée. La neutralité, en l'occurrence, implique l'égalité de traitement, incompatible avec tout privilège public de la religion ou de l'athéisme.

Les principes qui fondent cette neutralité ne sont pas neutres, puisqu'ils consacrent la liberté plutôt que l'oppression, l'égalité plutôt que les privilèges, l'intérêt général au-delà de l'intérêt particulier. Des principes universels en droit, même si en fait ils sont bafoués ici et là. Locke défendait la neutralité d'une façon radicale : la puissance publique n'a pas à imposer ou à privilégier un type de spiritualité souhaitable, ni une conception de la vie bonne. Pour l'Etat la neutralité s'incarne donc dans l'abstention qui consiste à n'énoncer aucune norme en matière de conviction spirituelle. L'auteur de la Lettre sur la tolérance et du Traité du gouvernement civil a contredit cette orientation en excluant les « papistes » et les athées, les uns parce qu'ils seraient selon lui inféodés à une puissance étrangère, les autres parce que ne croyant pas en Dieu ils ne pourraient tenir parole ! Passons.

En libérant la sphère privée des individus de toute norme indue, l'abstention de l'Etat les rend maîtres de leur choix spirituel, mais aussi de leur éthique de vie personnelle, pourvu que soit respectée la loi commune, fondée sur le droit et finalisée par l'intérêt général. Sur le plan spirituel une telle conception a été le levier de nombreuses émancipations. Elle a mis un terme, entre autres, à la discrimination envers l'athéisme et la franc-maçonnerie. Elle a dépénalisé l'homosexualité. Elle a permis aux femmes de sortir du statut de « deuxième sexe » hérité de la sacralisation religieuse des préjugés propres aux sociétés patriarcales. Elle a aussi défatalisé les inégalités sociales longtemps justifiées au nom d'un ordre voulu par Dieu.

Le découplage laïque entre la loi civile commune à tous et la loi religieuse propre à certains n'a pas consisté à combattre les religions comme démarches spirituelles de témoignage. Elle a seulement battu en brèche la propension de certains dignitaires religieux à se soumettre l'ordre temporel au nom de dogmes producteurs d'exclusion. L'hérétique au sein de la même religion, le fidèle d'une autre religion, le tenant de l'humanisme athée ou agnostique furent rejetés puis sanctionnés de façon plus ou moins lourde, incluant la

mort violente infligée par la théorie des « deux glaives » chère à Bernard de Clairvaux (Saint Bernard).

La laïcité ne peut donc être définie par la seule « sécularisation » entendue comme transfert du pouvoir de régulation de l'Eglise aux autorités civiles, inscrites dans le siècle.

Elle est aussi et surtout émancipation, à comprendre étymologiquement comme sortie du domaine paternel (le mancipium, que le pater familias tenait sous sa main) et plus généralement comme accès à la libre disposition de soi. Séculariser la notion machiste de chef de famille dans le code civil ne pouvait suffire pour émanciper les femmes. Il fallait la supprimer.

L'émancipation est symbolisée par le bonnet phrygien de l'esclave affranchi que porte Marianne. La philosophie de l'émancipation laïque radicalise ainsi la liberté puisque chacun devient maître de sa spiritualité, de son mode d'accomplissement, et finalement du type d'être qu'il fait advenir dans la conduite de son existence. Beau programme, que les opprimés des différentes cultures ont eu et auront encore à réaliser par leurs luttes.

Bonnet phrygien, bonnet de la liberté.

Un exemple illustre cette conception de la liberté ontologique. Tout récemment, la loi du mariage pour tous a permis aux êtres qui s'aiment et veulent s'unir durablement de jouir d'un égal traitement juridique et social quel que soit leur sexe.

C'est mal comprendre l'esprit de cette loi que d'y voir la promotion du seul mariage homosexuel. L'idée force fut tout au contraire d'universaliser le mariage en le dégageant de toute considération partisane.

Marianne n'a pas à afficher une préférence pour un type de sexualité. Le mariage pour tous ne relève plus des finalités particulières propres au modèle chrétien et patriarcal du mariage hétérosexuel, tourné vers la procréation, et irrévocable.

Après la légalisation du divorce et de l'avortement, la création du PACS, le mariage pour tous est une nouvelle figure de la laïcisation. Elle n'a pu advenir que par le découplage de la loi civile et de la loi religieuse.

Celle-ci a longtemps sacralisé le patriarcat et le machisme qui assignaient la femme au rôle du deuxième sexe.

La formule cléricale des trois K a résumé cela en Allemagne : Kinder, Küche und Kiche (les enfants, la cuisine, l'église). Formule lancée par le Kaiser Guillaume II pour codifier le statut des femmes dans une société patriarcale sacralisée par l'Eglise. Le Troisième Reich ne fut pas en reste notamment en fixant à quatre le nombre d'enfants idéal et en l'encourageant par une prime versée à chaque naissance. L'Espagne franquiste s'ordonna à la même idéologie. Tout récemment le Partido Popular de Rajoy a voulu remettre en question le droit à l'interruption volontaire de grossesse, fidèle en cela aux positions traditionnelles de l'Eglise. Les femmes espagnoles ont mis cette volonté en échec.

Cet universalisme émancipateur de la laïcité ne surgit pas spontanément d'une situation particulière. Il advient par dépassement

critique, qu'impulse la tradition des opprimés chère à Walter Benjamin. Le cadre laïque ne se définit pas par référence aux religions existantes mais pour assurer la coexistence de toutes les options spirituelles réelles ou possibles, présentes ou à venir. Consulté par Régis Debray en 2001 alors qu'il préparait son étude sur l'enseignement du fait religieux pour le ministre Jack Lang, je lui ai proposé une formulation, qu'il cita dans son rapport : « La laïcité n'est pas une option spirituelle parmi d'autres, elle est ce qui rend possible leur coexistence, car ce qui est commun en droit à tous les hommes doit avoir le pas sur ce qui les sépare en fait. » (Lettre à Régis Debray du 10 Octobre 2001). Je lui ai fait également remarquer que ce qui doit être enseigné en matière de spiritualité ne saurait se réduire au « fait religieux », sauf à bafouer l'égalité par une discrimination (ibidem). Une place doit être faite aussi aux humanismes athée et agnostique. Diderot et Camus, D'Holbach et Sartre, font partie du champ spirituel que recouvrait naguère l'enseignement des « Humanités ». La déshérence de cet enseignement, voulu par un certain pédagogisme, est responsable de l'inculture si souvent évoquée en matière de spiritualité.

Une question vive. Est-il possible pour les tenants des diverses religions d'accepter que leurs convictions n'engagent qu'eux-mêmes et à ce titre ne jouissent d'aucun traitement de faveur ?

Oui, si on considère que cette assignation à la sphère privée ne constitue nullement une négation de la dimension collective des religions ni de leur possibilité de participer au débat démocratique. Elle vise à délimiter le champ d'affirmation de ce qui est propre à certains et de ce qui est commun à tous. En quoi cette ligne de démarcation peut-elle déranger les croyants s'ils ne demandent plus d'égards particuliers pour leur religion ? L'abrogation du concordat d'Alsace-Moselle et de la Loi Debré qui assure le financement public d'écoles privées religieuses est voulue par les catholiques de Nous sommes aussi l'Eglise (NSAE) et du CEDEC (Chrétiens pour une Eglise Dégagée de l'Ecole Confessionnelle), exemplaires laïcs-laïques. Quant aux athées, ils ne demandent que l'égalité de droits.

Egalité des droits pour les athées.

On peut donc assumer son option spirituelle sans vouloir pour elle de privilèges publics. Philippe Portier les demande en militant pour une « laïcité de reconnaissance », cercle carré qui rétablirait le régime des cultes reconnus aboli en 1905. Jean Baubérot fait de même en militant pour des « accommodements raisonnables » du principe de laïcité, et en posant comme allant de soi une « laïcité concordataire », nouveau cercle carré car les privilèges concordataires contredisent l'égalité inscrite dans la laïcité.

Bref, il n'y a pas plusieurs laïcités, mais il y a bien plusieurs spiritualités. Le triptyque laïque les unit par la liberté de conscience, l'égalité sans distinction d'option spirituelle, et l'universalité du bien commun à tous en deçà des différences, ou si l'on veut au-delà d'elles.

Daniel SCLAVON
Président d'honneur

TÉLÉ-ACCUEIL

Quelqu'un à qui PARLER

N° GRATUIT 24H/24
DANS L'ANONYMAT

107 Télé-Accueil

RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE CERA ET DE LA LOTERIE NATIONALE

La fin de l'homme rouge
par Svetlana Alexievitch, Babel, Actes Sud, 2016

Le texte.

Après soixante-dix ans de marxisme-léninisme, après des millions de morts, après l'implosion de l'URSS, que reste-t-il de l'Homo sovieticus ?

Armée d'un magnétophone et d'un stylo, mue par l'attention et la fidélité, Svetlana Alexievitch a rencontré des survivants qui ont vécu la petite histoire d'une grande utopie et témoignent de cette tragédie qu'a été l'Union soviétique.

Ce magnifique requiem fait ainsi résonner des centaines de voix brisées : des humiliés et des offensés, des gens bien, d'autres moins bien, des mères déportées avec leurs enfants, des staliniens impénitents malgré le Goulag, des enthousiastes de la perestroïka ahuris devant le capitalisme triomphant et, aujourd'hui, des citoyens résistant à l'instauration de nouvelles dictatures...

A la fin subsiste cette interrogation : pourquoi un tel malheur ?

Le malheur russe ou l'impression que ce pays a été «l'enfer d'une autre planète».

De la lecture de ce livre, éprouvante et essentielle, on sort totalement épuisé, ébranlé par le récit de la guerre, des goulags, de la misère quotidienne et déprimante.

Une œuvre originale à mi-chemin de l'histoire et du journalisme, qui se revendique, à l'instar de Ales Adamovitch, du « roman de voix ».

A travers les centaines de témoins qu'elle a interviewés, qui évoquent l'URSS avec nostalgie (car on y vivait moins misérablement que dans le capitalisme post-soviétique) mais non sans lucidité (les témoignages rassemblés constituent une masse ininterrompue d'horreurs à la limite du soutenable), l'auteure brosse l'histoire kaléidoscopique d'une génération perdue : des ressortissants de l'ex-URSS orphelins de leur pays.

Et pour comprendre, pour en savoir plus, elle a enquêté, elle a recueilli les mots, les témoignages, les questions de ses compatriotes. Elle a écouté leur colère, leurs regrets, leur honte, leur désarroi, leur angoisse.

Il a fallu les faire parler, les accoucher de leurs souvenirs. Ces récits sont ahurissants, drôles, émouvants, incroyables, horribles et toujours d'une grande simplicité.

Ces témoignages, elle en a fait un montage, comme dans un film, choisissant soigneusement les récits, les mettant en perspective, tout en prenant bien soin, surtout de ne pas les trahir.

Un livre indispensable.

Svetlana Alexievitch.

L'auteure.

Svetlana Aleksievitch naît le 31 mai 1948 dans une famille d'enseignants de l'ouest de l'Ukraine, où s'est déroulée une partie de la guerre germano-soviétique, et y passe ses deux premières années auprès de sa grand-mère maternelle dans un village ukrainien de l'oblast de Vinnytsia.

En 1950, après la démobilisation de son père, qui est biélorusse, la famille quitte l'Ukraine, patrie de sa mère, et retourne s'installer en Biélorussie à Mazyr.

La famille a été fort éprouvée pendant la guerre : sa grand-mère paternelle meurt du typhus alors qu'elle est résistante, son grand-

père maternel est tué au front et ses deux oncles disparaissent, engloutis par le conflit.

Seul, le père de Svetlana en revient vivant.

En 1965, Svetlana termine l'école moyenne en Biélorussie et, inscrite aux komsomols, les Jeunesses communistes, elle entreprend ensuite des études de journalisme à Minsk qu'elle termine en 1972.

Elle travaille d'abord comme éducatrice et comme professeure d'histoire et d'allemand dans une école de Mazyr, puis comme journaliste pour la revue biélorusse Pravda du Pripiat à Narowlia en Biélorussie, également dans le voblast de Homiel, situé le long de la frontière biélorusse avec l'Ukraine, à proximité de Tchernobyl.

De 1976 à 1984, elle dirige le département études et publications auprès de la revue des écrivains biélorusses et entre à l'Union des écrivains soviétiques.

Sa carrière de journaliste la conduit à beaucoup écrire sur les conflits et sur les soubresauts de l'actualité comme la guerre d'Afghanistan, la dislocation de l'URSS ou la catastrophe nucléaire de Tchernobyl.

Au début des années 2000, elle vit en Italie, en France, en Allemagne puis rentre en 2013 en Biélorussie, où elle vit désormais.

Parmi ses maîtres, elle reconnaît l'influence des écrivains biélorusses Ales Adamovitch et Vasil Bykov.

Son premier livre, *« Je suis partie du village »*, qui doit subir la censure des autorités du Comité central du Parti communiste, qui lui reproche son incompréhension de la politique agricole du parti, recueille des monologues d'habitants des villages biélorusses obligés de partir s'installer en ville

Très critique à l'égard du *« régime »* d'Alexandre Loukachenko, Svetlana Aleksievitch s'est toujours systématiquement opposée à la politique du président de la Biélorussie, sans, pour autant, épargner les opposants au président qu'elle ne considère pas comme de vrais hommes politiques mais comme des *« hommes de culture, des rêveurs, des romantiques »*.

Après le début de la crise de Crimée en mars 2014, elle condamne la politique russe envers l'Ukraine dans le Frankfurter Allgemeine Zeitung.

Lors d'une rencontre à Varsovie, le 13 mai 2015, pour la sortie de son livre « La Fin de l'homme rouge », elle commente ainsi le conflit armé en Ukraine :

« Il est terrible qu'au lieu de discuter les gens commencent par se tirer dessus. C'est pourquoi, la littérature doit servir à écrire qu'il est nécessaire, non pas de tuer des gens, mais de discuter pour tuer une idée, rappelant les effusions de sang qu'ont connues les hommes depuis 200 ans, et tout cela pour ne jamais vivre bien. »

Quant aux citoyens de l'espace post-soviétique « on les a trompés, pendant 70 ans, puis volés pendant 20 ans, avec comme résultat que sont apparus des gens très agressifs et dangereux pour le monde, qui considèrent que la vie humaine a peu de valeur et que la grandeur de l'État prime la qualité de vie

Son oeuvre.

Svetlana Aleksievitch a reçu de nombreux prix prestigieux pour son ouvrage, paru en 1997, *« La Supplication - Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse »*, dont le prix de la paix Erich-Maria-Remarque en 2001. Traduit dans une vingtaine de langues, ce livre reste cependant toujours interdit en Biélorussie, cette interdiction pouvant être levée suite à l'obtention du prix Nobel en octobre 2015.

Elle a aussi écrit en 1985 *« La guerre n'a pas un visage de femme »*, ouvrage retraçant par des entretiens le récit de femmes soldats de l'Armée rouge durant la Seconde Guerre mondiale ; puis, toujours en 1985,

« *Derniers témoins* », recueil de récits de

Svetlana Alexievitch,
Prix Nobel de littérature 2015.

femmes et d'hommes qui, enfants, ont connu la guerre et n'avaient que 4 à 14 ans durant la Grande Guerre patriotique.

En 1990, elle commet « Cercueils de zinc », témoignages de Soviétiques ayant participé à la guerre soviéto-afghane et, en 1995, « Ensorcelés par la mort », récits sur les suicides de citoyens russes après la chute du communisme.

En 2013, son livre « La Fin de l'homme rouge ou le Temps du désenchantement », remporte le prix Médicis essai et est sacré « meilleur livre de l'année » par le magazine.

DANIEL SCLAVON
PRÉSIDENT D'HONNEUR

Chères amies, chers amis,

Afin de pouvoir vous informer, en temps réel, de nos activités, nous vous invitons à nous faire parvenir votre adresse mail en adressant un courriel à:

maisonlaiciteframeries@skynet.be

Nos bénévoles mettront tout en œuvre pour y répondre dans les meilleurs délais.

Merci encore de votre compréhension.

Le comité exécutif.

A Méditer...

« Les hommes font l'histoire,
mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils font ».

Raymond Aron, philosophe français.
(1905-1983)

« Un homme est plus un homme
par les choses qu'il tait
que par celles qu'il dit. »

Albert Camus, philosophe, romancier et
essayiste français (1913 - 1960)
in « Le mythe de Sisyphe « (1942)

Maison de la Laïcité
de **Frameries**